

ner..., de sorte que la police, qui vous fouille, prend au sérieux vos élocubrations. On ne fait pas cela, mon bon, on ne fait pas cela ! Les relations amicales s'altèrent avec de pareils procédés.

En parlant ainsi, Annibal avait un tel ton de bonhomie que de Lozeril sentit s'ébranler sa conviction qu'il avait été frappé par le capitaine.

—Si ce n'est pas lui, par qui ai-je donc été attaqué ? pensa-t-il.

Il tendit la main au géant.

—Allons ! pas de raoune, dit-il. J'ai commis un simple malentendu. A cette heure, je vous rends pleine justice.

—Que ça ? demanda Fouquier.

—Que voulez-vous donc que je vous rende encore ?

—Parbleu ! le paquet de billets qui vous a servi à faire tomber l'orage sur de Cambiao. Avouez qu'il est arrivé bien à point pour aider à cette singulière fantaisie que vous avez eue, j'ignore pourquoi, de fourrer le baron dans l'affaire.

—Oh ! pouvez-vous croire ! fit de Lozeril cherchant à nier.

—Bon ! bien ! tout ce que vous voudrez ! je n'appuie pas sur ce détail qui nous éloigne de la question principale... c'est-à-dire de ma liasse de valeurs.

Après l'aveu formel du baron de Cambiao, le greffe du tribunal avait oru inutile de garder plus longtemps les billets de caisse et avait rendu les paquets à de Lozeril.

A la réclamation d'Annibal, le chevalier indiqua du doigt la table sur laquelle les liasses se trouvaient placées.

—Tenez, fit-il, reprenez ce qui est à vous, mon cher Annibal.

Le capitaine étendit une main avide.

—Eh ! eh ! dit vivement de Lozeril, un peu d'attention, doux ami, il me semble que vous pincez deux paquets au lieu d'un.

—Tiens ! c'est vrai, dit Fouquier en lâchant prise à regret.

—Maintenant que vous êtes rentré dans votre bien, me permettez-vous une question ? poursuivit le chevalier.

—J'écoute.

—Pouvez-vous me dire comment cette liasse était arrivée dans les mains du baron ?

Annibal se gratta l'oreille.

—Là-dessus, je ne saurais trop rien vous affirmer. J'en suis réduit à une supposition.

—Laquelle ?

—C'est que ma fille, bien qu'elle ait nié comme une entêtée, doit être pour quelque chose dans l'histoire.

—Vous lui avez donc confié cette somme ?

—Pas le moins du monde. Elle me l'a bel et bien prise, la petite peste !

—Pas possible !

—Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Vous souvenez-vous, quand vous m'avez donné la liasse, que je l'ai posée sur l'angle de la cheminée ?

—Parfaitement.

—Puis nous avons quitté la chambre, dont j'ai soigneusement fermé la porte. Eh bien ! quand je suis revenu... plus de paquet... envolé ! C'est à croire qu'il existe une issue secrète dans ma chambre.

Ces mots ravivèrent aussitôt un souvenir dans la mémoire du chevalier, qui s'écria subitement :

—Oui, vous avez raison, cette porte existe !

—Vous la connaissez donc ?

—Non, mais je l'ai moi-même cherchée. Quand, le soir en

question, j'eus remis la lettre de dénonciation au vieux Colard, il voulut sortir. A ce moment vous montez l'escalier, et lui fermez la route. Il fallait vous éviter. Dans son premier moment de trouble, l'intendant rentra dans la chambre, fit quelques pas, puis s'arrêta net sur place, comme un homme qui s'aperçoit à temps d'une imprudence.

« Après qu'il m'eut quitté pour grimper au grenier, son mouvement me revint à l'esprit. " Il y a une autre porte ici," me dis-je. Ce fut votre arrivée qui m'empêcha de chercher à fond. Cette porte existe, capitaine, trouvez-la.

—J'ai fureté sans résultat.

—Mal, assurément.

—Ne parvenant pas à la découvrir en ma chambre, je me suis dit qu'elle ne pouvait ouvrir que sur un escalier qui devait descendre quelque part... au jardin, par exemple. Mais aucune porte n'existe extérieurement, au pied de la maison.

—C'est que cet escalier ne met sans doute en communication que les deux étages, avança de Lozeril.

—Si c'était vrai, ce serait drôle ! ricana le capitaine.

—Eh quoi ?

—Parce que, sans qu'il s'en doutât, je pourrais descendre chez Brichet en son absence, lui qui ferme si soigneusement la porte d'entrée de son appartement.

—Est ce que vous supposez qu'il laisse la clé sur les meubles ! dit effrontément de Lozeril.

—Oh ! pour qui me prenez-vous ! fit Annibal prodibond.

—En supposant que cet escalier existât, vous êtes certain qu'il descendrait chez votre gendre ?

—Parfaitement.

—C'est malheureux ! murmura de Lozeril pensif.

—Pourquoi ?

—J'aimerais mieux qu'il conduisît chez Pauline.

—Tiens ! farceur ! il paraît que vous vous cramponnez à vos projets, vous. Je croyais que le retour de Brichet vous y avait fait renoncer.

—Au contraire. Avant de rien entreprendre, je suivrai d'abord la voie droite, je demanderai Pauline à son père.

Annibal éclata de rire.

—Oh ! la plaisante idée !

—Plaisante ? répéta de Lozeril froissé.

—Voyons, cher ami, entre nous il est inutile de nous flatter et de nous étouffer sous les compliments. Nous sommes deux aimables drôles qui ne valons pas la queue d'un goujon. Lui, Brichet, est un de ces bourgeois prudents, économes, fins, qui fuient notre engeance plus que la peste. Il a déjà bien assez d'un beau-père comme moi, sans y ajouter un gendre de la même farine. Au premier mot que vous lui direz de vos intentions, il vous flanquera à la porte.

—Bah ! fit de Lozeril en haussant les épaules.

—Il n'y a pas de « bah ! » qui tienne ; le bonhomme est un mulet qu'on ne saurait faire boire quand il n'a pas soif.

—En s'y prenant bien, on peut y parvenir.

Annibal eut un second rire.

—Vous pouvez le chatouiller tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez pas l'endroit sensible... attendu qu'il n'en a pas.

—Oh ! il n'en a pas... c'est vous qui le prétendez... moi, je ne suis pas de votre avis, riposta de Lozeril moqueur.

—Bah ! fit à son tour Annibal, interdit par le ton du chevalier.

—Mon cher, continua le jeune homme, tout homme, possé-